

# Chronique dramatique

Autor(en): **Golay, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **7 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aus dem Dunst des stickigen Stalls —  
In die Sonne des blendenden Alls!  
Iwan beugt schon stolz den Hals!

Eine Meise pfeift im Baum —  
Iwan beißt schon in den Zaum,  
Wiehert, scharrt und wirft den Schaum!

Wiegende Flanke und glänzendes Fell!  
Funkelnden Auges, warm und hell  
Äugelt mich an mein Wandergesell.

Wiehere laut, ich lächle mit —  
Hundert Blicke bei jedem Schritt  
Spähen auf deinen blitzenden Tritt.

Machst bei keiner Stute stopp,  
Nur elegant ein wenig Hopp —  
Spanischen Tritt! Deutschen Galopp!

Auf zum Tanz! Ohr nach vorn!  
Mähne steil. Ins Aug' den Zorn!  
Felder ... Gräben ... Hag ... und Dorn ...

ZÜRICH

ROBERT FAESI



## CHRONIQUE DRAMATIQUE

Les chroniqueurs parisiens, même les plus indulgents, conviennent que le début de la saison dramatique n'a apporté aucune œuvre de grande valeur. La plupart des théâtres parisiens ont repris leurs succès de la saison dernière, et la *Comédie Française* a borné ses créations à deux pièces très minces: les *Marionnettes* de M. Pierre Wolff et *Comme ils sont tous* de MM. A. Aderer et A. Ephraïm.

A Genève, où nous possédons un théâtre de Comédie, et où la scène lyrique sert quelquefois aux „tournées“, nous avons eu la primeur de trois pièces: *Le Mariage de M<sup>lle</sup> Beulemans*, comédie belge de MM. Fonson et Micheler, *l'Adversaire* de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène, et le *Divorce* de MM. Paul Bourget et André Cury dont je parlerai une autre fois.

\* \* \*

Du *Mariage de M<sup>lle</sup> Beulemans* il faut dire peu de chose, ce n'est guère qu'un mélange de comédie bourgeoise, de vaudeville, de comédie légère à la façon de Paul Gavault, le tout accommodé à la sauce dont Scribe corsait ou plutôt ne corsait pas ses plats.

Au reste tout cela n'est pas dénué complètement de valeur; nous nous sommes amusés de l'accent belge des personnages, de leurs expressions locales; nous avons pris quelque plaisir à la peinture de cet intérieur de petite bourgeoisie bruxelloise; et parce qu'elle était jouée avec beaucoup de brio, elle a obtenu un grand succès. En son genre, c'est une manière de chef-d'œuvre. Comment Mademoiselle Suzanne Beulemans, fiancée à Séraphin Meulemewster, finit par épouser le „fransquillon“ Albert Delpierre,

après avoir appris que son „promis“ est uni de la main gauche à une couturière dont il a un enfant, c'est une chose sur laquelle je n'ai pas le loisir de dissenter. Mais puisqu'il est acquis que la comédie amusante est un genre nécessaire, il est hors de doute que le *Mariage de M<sup>lle</sup> Beulemans* est une pièce nécessaire. Evidemment l'œuvre de MM. Fonsón et Micheler nous renseigne sur les mœurs bruxelloises avec autant d'exactitude à peu près que *Favey, Grognuz et l'Assesseur* nous renseigne sur les mœurs vauvoises... Mais cela n'a aucune importance. Les gens qui allaient voir jouer le *Mariage* étaient peu curieux d'ethnologie; ils ne demandaient qu'à s'amuser. Et puis c'est une pièce inoffensive, à laquelle on a mené pendant une quinzaine de représentations consécutives les vieillards et les petits enfants.

\*                      \*

L'*Adversaire* de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène n'est pas une pièce forte, c'est simplement une pièce „bien parisienne“. Que l'on ne croie pas que je n'aime pas les pièces parisiennes. Je les aime beaucoup, au contraire. Je les aime au même titre que nos comédies locales ou les opérettes viennoises. Elles sont amusantes, mousseuses, fringantes, spirituelles, et souvent parées d'une aimable et souriante philosophie.

Généralement elles n'ont pas une grande valeur littéraire, et ni la *Châtelaine*, ni le *Rubicon*, ni le *Vieux Marcheur*, ni le *Roi*, ni le *Bois sacré*, ni l'*Ane de Buridan* ne tiennent une place — si minime soit-elle — dans l'histoire de notre littérature dramatique. Il arrive cependant qu'un homme de talent hausse la comédie „bien parisienne“ à la hauteur d'un genre littéraire. Elle mérite alors d'être discutée. M. Capus est homme de talent; parlons de l'*Adversaire*.

\*                      \*

C'est un des plus grands succès de notre scène contemporaine. Lorsque M. Guitry et M<sup>me</sup> Brandès la firent connaître au public du Théâtre de la Renaissance, il y a quelques années, les amis de M. Capus, alliés pour la circonstance aux amis de M. Arène, proclamèrent que l'œuvre du siècle était enfin née, et que M. Capus et son collaborateur avaient trouvé la formule de la comédie moderne. Et chaque fois que l'on affiche une nouvelle pièce de l'heureux auteur de la *Veine* et de l'*Adversaire*, ses mêmes amis entonnent les mêmes louanges dans les mêmes journaux. Cela est assez plaisant en soi-même. Le malheur est que beaucoup de naïfs s'y prennent, et comme en Suisse Romande nous croyons volontiers les gens sur parole, on retrouve souvent les mêmes éloges et les mêmes louanges dans nos journaux, et cela est moins plaisant. M. Capus d'ailleurs n'a pas que des amis; ils furent nombreux ceux qui lui dénièrent les qualités d'un écrivain et les facultés d'un auteur dramatique. N'est-ce pas Camille Mauclair qui disait quelque part: „le Parisien, lorsqu'il est seul, est un être très intelligent et très fin, mais dès que trois Parisiens sont ensemble, ils admirent M. Capus...“

L'auteur de l'*Adversaire* et de *Brignol et sa fille* ne méritait „ni cet excès d'honneur, ni cette indignité“. Ses comédies, toutes les fois qu'il n'a pas eu de hautes prétentions sociales ou morales, sont charmantes. Elles

sont inconsistantes, certes, dénuées de psychologie sans aucune doute, mais elles sont charmantes.

*L'Adversaire*, qu'il écrivit en collaboration avec M. Arène, est une des meilleures parmi ces comédies superficielles qui firent sa gloire, et sa fortune. Ce fut du reste son plus grand succès, et à cette occasion la critique parisienne félicita l'auteur de ne pas avoir „tout arrangé“ et de s'être montré capable d'émotion et de vérité. Mais voyons.

\* \* \*

Les Darlay, mariés depuis plusieurs années, semblent heureux. Ils n'ont pas d'enfants, et n'en désirent pas. Darlay est avocat, mais il ne plaide jamais. Il préfère collectionner des bibelots; Marianne, elle, rêve pour son mari la gloire de la Cour d'assises. Justement le financier Limeray est accusé d'escroquerie et il vient demander à Maurice Darlay de le défendre. Ce dernier refuse et passe l'affaire au jeune Langlade. „Pourquoi refuses-tu?“ lui demande sa femme stupéfaite. „J'aurais peur de ne pas le faire condamner“. Et pourtant Darlay fit acquitter jadis son ami Chantraine qui avait tiré sur sa femme surprise en flagrant délit. Et voilà les personnages. J'allais oublier Mme Bréautin, l'intrigante qui défait des ménages et qui fait les divorces, et son fantoche de mari, qui étale une imbécillité sphérique et rayonnante en attendant d'être du „prochain ministère“...

C'est précisément chez Madame Bréautin que nous sommes à l'acte suivant. Grâce à Langlade, Limeray a été acquitté. Enhardi par ce succès, il fait une cour acharnée à Marianne, qui le repousse et qui ne succomberait pas, si Darlay ne venait tout abîmer par son impardonnable légèreté. Des indices éveillent sa jalousie; fort à propos, ma foi, Chantraine précise ses soupçons... Bref, pour couper court à toute intrigue, les Darlay partiront le lendemain pour la campagne... Le troisième acte se passe chez Darlay, à la Bourboule. Nous y retrouvons l'acquitté Limeray, Chantraine, les Bréautin et Langlade qui est devenu l'amant de Marianne; j'avoue que sa chute ne s'explique guère; au reste ce ne fut sans doute qu'un moment d'oubli, car déjà elle exècre son séducteur. Darlay qui a vu clair, arrache à sa femme — dans une scène supérieurement menée — le terrible aveu. Ils se sépareront, et malgré l'amour de Marianne pour son mari, amour qu'elle n'a jamais cessé de partager, elle rentrera chez sa mère, pour y vivre seule désormais avec le souvenir de sa faute.

\* \* \*

Un mari trompé par sa femme au second acte et qui divorce au quatrième, voilà la pièce de MM. Capus et Arène. Sur une donnée aussi mince, il était difficile de construire une comédie vivante et directe. Rien de plus banal que ce sujet. Evidemment MM. Capus et Arène ont longuement réfléchi avant d'écrire leur dénouement. M. Capus, surtout, nous avait habitués à une manière plus douce, plus indulgente. Il traversait une crise de pessimisme; et ce pessimisme était peut-être un simple désir de vérité humaine. Mais ce dénouement n'est ni plus ni moins obligatoire que le pardon, et c'est bien là le défaut capital de la pièce. Et puis le titre nous promettait quelque chose; *L'Adversaire*, cela indiquait une idée, une intention de baser la pièce sur une particularité psychologique; hélas, il

n'en est rien. Ou n'entendrait même pas parler d'un Adversaire quelconque, si Chantraine ne prenait la peine de confier à Darlay quelques-unes de ses réflexions; et entre autres celle-ci: la femme, avant d'être une alliée, une amie, une associée, est un adversaire qu'il faut vaincre, et qui ne peut aimer que son maître. Cela ne joue aucun rôle dans la pièce. Elle pourrait s'appeler la *Surprise*, le *Risque* ou n'importe quoi d'autre; personne ne songerait à lui donner pour titre *l'Adversaire*. La sûreté dans le développement psychologique des personnages fait d'ailleurs défaut: ni Darlay — par trop peu réel — ni M<sup>me</sup> Bréautin — superficiellement esquissée — ni Langlade — quelconque — ni Marianne — incompréhensible — ne peuvent faire oublier l'inconsistance du fond même de la pièce. Oh! certes, elle est spirituelle, il y a des *mots* et des *mots* à profusion. Voulez-vous quelques échantillons? „On n'a pas besoin d'être un grand homme; c'est déjà beaucoup d'être un homme“ ou bien „Bréautin est un homme arrivé, — oui, mais dans quel état“ ou encore „Chez Limeray? On n'y conduit pas sa femme, on y conduit sa maîtresse, et encore, quand on l'a depuis la veille.“ Hélas, l'esprit sert à tout, mais ne suffit à rien. *L'Adversaire* est à tout prendre, et malgré son dénouement, une de ces comédies légères et parfois profondes qui sont bien dans la tradition française, mais qui sont loin d'être toute la tradition française. Et puis, en dernière analyse, M. Capus pourrait ne pas être l'optimiste que l'on croit, et peut-être qu'il a vu la vie moins souriante qu'il le veut bien dire; car vous savez, il est toujours singulièrement vrai, et singulièrement français, aussi, le mot de Figaro: „Je me presse de rire de tout pour ne pas être obligé d'en pleurer.“

Il ne faut pas attribuer trop d'importance au théâtre de M. Capus, mais il serait injuste et d'ailleurs ridicule d'en méconnaître les réels mérites. M. Capus a enclôs en ses pièces un peu de la vie moyenne et de l'esprit moyen de notre société d'aujourd'hui. Très finement, sinon toujours très sûrement, il en a vu les tares, et comme il connaît ses moyens, il n'a jamais trop appuyé. Ce n'est pas un visionnaire comme Mirbeau ou un épique comme Fabre, il y a en lui du Beaumarchais et du Colin d'Harleville, du Sedaine et du Marivaux, mais il y a surtout du Capus, et c'est ce Capus là qui nous intéresse; quand on a tant d'ancêtres divers, on pouvait fort bien ne pas être original. M. Capus a une originalité: Il a peint le déclassé, l'homme d'affaires philosophe, le mari nonchalant, et surtout le „veinard“. Et comme M. Capus a écrit beaucoup de comédies où il y a beaucoup de veinards, nos arrière-petits-neveux croiront que nous étions tous des veinards. Ils se tromperont peut-être, mais ce ne sera pas de leur faute.

GENÈVE

GEORGES GOLAY



## HERMANN HESSES ROMAN.

*Gertrud* lautet der Titel. Von Musik handelt er. Einer, der sich in jungen Jahren zum Krüppel gefallen hat, schafft aus seiner Seele heraus Lieder und feine Kammermusik, und schließlich lockt's ihn zur Oper. Das Werk gedeiht; aber seinem Herzen schlägt es die Wunde, die nur schwer